

Master Politiques Publiques – Dauphine

Carnet des étudiant·e·s en sociologie et science politique de l'université Paris–Dauphine

“Nous précariser, c’est précariser l’information”

Etude qualitative de l’insertion dans une profession précaire

Aude Lebrun, mémoire de master 1 dirigé par Samuel Bouron, Université Paris–Dauphine, 2020

Réalisé à partir de son mémoire de master 1, l’article d’Aude revient sur les difficultés d’entrée dans le monde professionnel du journalisme. Elle souligne les possibles conséquences de cette entrée, non seulement sur les jeunes journalistes mais aussi sur l’information qu’ils produisent.



Hergé, *Les Aventures de Tintin*, reporter du « Petit Vingtième », au pays des Soviets

“Nous précariser, c’est précariser l’information”. Elisa, vingt-cinq ans, pigiste¹ depuis moins d’un an lors de notre deuxième entretien, lance cette phrase au sein d’une réflexion sur les conséquences de la précarisation de certaines professions, notamment celle du journalisme. Possédant des frontières historiquement floues, le journalisme est reconnu par les pouvoirs publics par la possession de la carte de presse² : ses détenteur·rice·s représentent ainsi l’ensemble des travailleur·se·s dont la majorité des revenus provient d’une activité ayant valeur d’information selon la CCIJP. Ladite commission délivre chaque année des statistiques quant aux caractéristiques socio-professionnelles des « encartés »³, révélant une proportion importante de pigistes notamment chez les jeunes journalistes. Parmi les renouvellements de carte en 2019, 20% étaient des pigistes et 4% des demandeurs d’emploi⁴. Si le statut de pigiste peut parfois être déclaré comme choisi, Alain Accardo montrait dès la première publication des *journalistes précaires*⁵ qu’il s’avère dans la majorité des cas être subi, créant des situations d’instabilité professionnelle et financière. Dès lors, la conscience de l’existence de cette précarité par les étudiant·e·s et les jeunes journalistes les incite à développer des stratégies – tant estudiantines, professionnelles que personnelles – pour s’adapter le plus possible au monde professionnel qu’ils aspirent intégrer. Ces comportements peuvent avoir des conséquences sur leurs vies personnelles, mais aussi – ou partant – sur leurs productions journalistiques.

Ce propos vise ainsi à interroger la façon dont les étudiant·e·s et les jeunes journalistes tentent de s’insérer professionnellement dans un tel contexte et les conséquences que ces adaptations ont sur leurs productions.

Il se base sur un terrain d'enquête qualitatif, majoritairement constitué d'entretiens biographiques avec des étudiant.e.s ayant suivi des formations dans des écoles reconnues par la profession et par l'Etat⁶ et des journalistes en cours d'insertion. Ces matériaux recoupent l'ensemble des médias : télévision, radio et presse écrite, avec une prédominance pour la radio. Ils se limitent cependant aux rédactions nationales. De ce fait et du fait que les écoles se limitent à celles qui sont reconnues, l'enquête étudie la formation et l'insertion dans le monde du journalisme « par le haut ». Des entretiens ont également été réalisés avec les responsables de ces formations et des personnes en charge du recrutement au sein des rédactions nationales.

*

Entrer dans le « monde du journalisme » par la « grande porte » au sens de Dominique Marchetti et Géraud Lafarge⁷ requiert des étudiant.e.s qu'ils et elles se plient à – et réussissent – l'exercice réputé difficile des concours des écoles. Acceptant des candidat.e.s à partir de la L3, ces concours sont constitués d'épreuves écrites et orales, valorisant la possession de capital culturel à dominante scolaire mais aussi d'un capital culturel qui « n'est pas certifié scolairement »⁸. Il est attendu des candidat.e.s qu'ils et elles aient la capacité de répondre à des questions d'actualité, de culture générale, mais aussi de se plier à des exercices de rédaction et de réflexion similaires à ceux des professionnel.le.s. Celles et ceux qui parviennent à se démarquer lors de ces épreuves sont ainsi les plus « adapté.e.s » à cet espace professionnel, ayant joui d'une socialisation proche de ces milieux et/ou ayant bénéficié de l'occasion de gagner en expérience lors de stages. Les portes sont donc fermées socialement, et imposent aux élèves la nécessité d'une compétition avant même l'entrée au sein de l'école. La prise de conscience de la précarité de la profession semble donc se faire tôt dans les parcours étudiants, mais la rhétorique de la « vocation » est régulièrement mobilisée pour justifier la persévérance au sein de ce milieu.

Aude : C'est fou quand même, après autant d'études de se retrouver dans une telle situation.

Elisa : En fait ce qui est terrible c'est qu'on l'a accepté depuis le début, fin qu'on a été biberonnés à ça, mais je pense que dans toutes les écoles – dis moi si je me trompe – mais on sait que ça va être galère, c'est accepté, c'est ça qui est terrible.

— Elisa, vingt-cinq ans, pigiste

Si la « précarité » peut se voir considérée comme un concept valise en sciences sociales, on l'utilise ici au sens de Serge Paugam comme une « intégration incertaine » où « l'instabilité de l'emploi ne s'accompagne pas d'une insatisfaction dans le travail »⁹. Les jeunes journalistes se retrouvent confronté.e.s – parfois pour la première fois du fait de leurs origines sociales majoritairement favorisées – à une instabilité dans l'emploi lors des piges et à des difficultés économiques, ces deux dimensions pouvant se retrouver dans d'autres aspects de leurs vies, par exemple pour se loger :

Bastien : Trouver un logement à Paris quand t'es pigiste, ce qu'aucun de mes potes à réussi à faire pour le moment. Même moi en CDD si je cherche, aucune chance. Mais zéro chance. Du coup en gros, soit tu falsifies... En vrai y'en a beaucoup qui font ça, c'est con mais...

— Bastien, vingt-trois ans, CDD à l'AFP (Agence France Presse)

Les étudiant.e.s et jeunes journalistes tentent alors de sortir de cette précarité ou de limiter ses conséquences en optimisant leurs chances d'être titularisé.e.s dans une rédaction. Pour ce faire, la plupart d'entre elles et eux développent des comportements compétitifs : il s'agit d'être « meilleur.e que les autres »¹⁰ pour avoir ces postes. Or cette compétition limite les possibilités de solidarités, de mobilisations collectives au sein de la profession : il est matériellement difficile pour un.e pigiste de faire grève, puisqu'il ou elle peut rapidement être remplacé.e par un.e autre pigiste par la rédaction. Ce phénomène profite finalement principalement aux entreprises de presse. Pour ces dernières, les jeunes pigistes peuvent représenter d'une certaine façon une « armée de réserve »¹¹, un stock d'individus interchangeables en compétition, favorisant notamment la baisse des salaires de ces derniers. Alain Accardo utilise cette expression en disant que cela a « contribué à affaiblir les revendications des salariés et aiguïser leurs divisions internes pour les dresser les uns contre les autres »¹². Alors, les jeunes journalistes peuvent plus facilement accepter de « boucher les trous » des rédactions¹³, à l'exemple d'Alexandre qui s'est éloigné progressivement de sa formation initiale de reporter en acceptant des « à-côté » pour gagner sa vie.

Alexandre : Même si t'as fais tous les diplômes y'a quand même ce truc de se dire : « est-ce que je peux y arriver ? » Donc je m'étais dit : « fais ce qu'on te propose comme ça, ça t'élargit, t'as plus de cordes à ton arc », machin. Donc je me suis retrouvé avec ce deuxième poste, au bout d'un moment on m'en a proposé un troisième [...] Donc je me suis retrouvé avec tous ces postes, et puis le reportage bah progressivement forcément ça descend quoi, y'en a de moins en moins. Mais tout ça, ça c'est fait sur deux ans, deux ans et demi quelque chose comme ça.

— Alexandre, vingt-cinq ans, pigiste régulier pour RMC

Finalement, ces conditions structurelles de vie et de travail des jeunes journalistes ont des conséquences sur la qualité de l'information qu'ils vont produire. La nécessité de produire de l'information dans l'urgence et pour l'argent éloigne cette profession de l'idéal démocratique qu'on lui exige et auquel elle aspirait historiquement. Si ces conditions ne sont pas nécessairement créées par les entreprises de presse, le fait qu'elles leur profitent semble limiter les tentatives de lutter contre cette précarité de la part des rédactions. Toutes possèdent leur « vivier de pigiste »¹⁴ aux statuts précaires – pigistes, étudiant.es en alternance ou encore stagiaires. Leur vulnérabilité et la concurrence plus ou moins implicite qui s'établit entre elles/eux les amènent à manifester la disponibilité la plus complète possible. Le cumul d'emploi et la surcharge de travail sont monnaies courantes pour les jeunes journalistes, ce qui favorise la production d'une information « bâclée » et « tournée sur elle-même »¹⁵ : les journalistes n'ayant ni le temps ni les moyens de recueillir l'information sur le terrain se retrouvent souvent contraints de baser la production de leur information sur ce qui a été produit par d'autres journalistes¹⁶.

*

L'insertion professionnelle des jeunes journalistes se voit ainsi marquée par la confrontation à une forme particulière de précarité, celle de l'instabilité et de l'incertitude. Ils et elles se retrouvent alors à la merci des rédactions dans lesquelles aspirent à travailler, prenant le risque de perdre en qualité informationnelle dans leurs travaux. Le cas de la précarité dans le journalisme interroge plus largement l'insertion professionnelle dans certains secteurs, notamment ceux en lien avec « l'intelligentsia »¹⁷ ou les professions culturelles, artistiques et intellectuelles, et sur les conséquences que ces changements structuraux peuvent avoir sur la qualité des productions.

1. Journaliste payé à l'article, qui n'est pas embauchée en tant que salariée au sein d'une entreprise de presse. [↗]
2. Attribuée chaque année par la Commission de la carte d'identité des journalistes professionnels CCIJP [↗]
3. Terme utilisé par les journalistes pour décrire les détenteurs de la carte [↗]
4. Voir le site de la CCIJP [↗]
5. Accardo, Alain et al. *Journalistes Précaires*, Le Mascaret, 1998 [↗]
6. Elles sont au nombre de 14 en France [↗]
7. Lafarge, Géraud, et Dominique Marchetti. "Les portes fermées du journalisme. L'espace social des étudiants des formations "reconnues"", Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 189, no. 4, 2011, p. 74 [↗]
8. Bouron, Samuel. Apprendre à penser comme un journaliste. Construction sociale des catégories de connaissances professionnelles et division du travail journalistique. Thèse préparée au CURAPP-ESS, 2014. p. 307 [↗]
9. Paugam, Serge. *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*. Presses Universitaires de France, Paris, 2007, 464 pages. [↗]
10. Expression utilisée principalement par les directeurs de rédaction [↗]
11. Marx, Karl. *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Verlag Von Otto Meisner, 1867 [↗]
12. Accardo, Alain. Op. Cit. p. 259 [↗]
13. Expression régulièrement utilisée par les membres des entreprises de presse en entretiens [↗]
14. Expression utilisée tant par les jeunes journalistes que par les rédactions lors des entretiens [↗]
15. Cagé, Julia, Nicolas Hervé, et Marie-Luce Viaud. *L'information à tout prix*. INA. Médias et Humanité. Paris, 2017 [↗]
16. Sur la question voir Gilles Balbastre, « Une information précaire », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°131-132, 2000, pp. 83-85 [↗]
17. L'expression « d'intelligentsia précaire » est empruntée à Alain Accardo [↗]

